

# L'EMIGRATION FRIOULANE EN FRANCE 1820-1970

Matteo Ermacora\*

## 1820-1914 - Mosaïstes, *terrazzieri* et maçons en France

**Les premiers à arriver dans l'Hexagone au début du XIX<sup>e</sup> siècle furent de petits groupes de mosaïstes et de *terrazzieri* [Ndt : ouvriers spécialisés dans la pose du *terrazzo*, ou granito] venus des régions de la rive droite du Tagliamento et qui œuvrèrent, par des procédés nouveaux, à la restauration de mosaïques romaines antiques et à la décoration de palais publics et privés. L'expansion urbaine de la fin du siècle amena également des maçons et des tailleurs de pierre de la zone montagneuse et du piémont frioulan ; quoi qu'il en soit, les flux migratoires à destination de la France furent nettement inférieurs à ceux qui se dirigeaient vers les empires voisins d'Europe centrale.**

### *1. Les origines. Une destination possible, mais marginale*

Jusqu'au début de l'entre-deux-guerres, la France représenta pour les travailleurs frioulans une destination secondaire par rapport aux débouchés que les empires d'Europe centrale offraient aux émigrants. Si l'on s'en tient aux statistiques officielles, durant la période 1876-1915, 19 713 émigrants au total partirent pour la France, soit un nombre limité (2,2%) par rapport aux flux migratoires dirigés vers les pays germaniques<sup>1</sup>. Dès les débuts, l'émigration vers la France resta limitée à de petits groupes d'ouvriers *terrazzieri* et mosaïstes de la rive droite du Tagliamento qui, après avoir travaillé en Lombardie et dans le Piémont, passèrent en France pour y exécuter des travaux de décoration dans des palais publics et privés. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la redécouverte des mosaïques romaines amena les ouvriers de Sequals à

---

\* Enseignant, docteur en histoire sociale de l'Université de Venise « Cà Foscari », chargé de cours.

<sup>1</sup> Nos conclusions à partir de B. M. Pagani, *L'emigrazione friulana dalla metà del XIX secolo al 1940* [L'émigration frioulane de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à 1940], Udine, Arti Grafiche Friulane, 1968, pp. 33; 98; l'émigration de Vénétie et du Frioul en France dans les années 1909-1913 représentait en moyenne 4,8% des flux temporaires en Europe. M. Fracca, *La forza di espansione della popolazione veneta* [La force d'expansion de la population de Vénétie], dans *Quaderno mensile dell'Istituto federale di credito per il Risorgimento delle Venezie*, Venezia, Ferrari, 1924, p. 25;

prendre part à des opérations de restauration à Montpellier, Béziers et Nîmes<sup>2</sup>. La présence des spécialistes se renforça progressivement : les enquêtes ministérielles des années 1884-1885 et 1888 signalent la présence en France de terrassiers et de briquetiers de Fanna, des ouvriers des routes d'Aviano, des mosaïstes, des tailleurs de pierre et de terrassiers de Sequals, de tailleurs de pierre de Travesio. La compétence de ces ouvriers était reconnue et appréciée, à tel point que, durant cette même période, quelques groupes commencèrent à se diriger vers l'Allemagne, les Pays-Bas, le Danemark et les États-Unis<sup>3</sup>.

Le dynamisme de l'industrie frioulane de la mosaïque en France dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est lié sans aucun doute au succès de l'entreprise de Gian Domenico Facchina ; né à Sequals en 1826, Facchina reçoit sa formation entre Trieste et Venise et, au milieu du siècle, il part pour Montpellier où il travaille dans la restauration de sols anciens en expérimentant une technique nouvelle qui – dans la mesure où elle permet une réduction considérable des coûts de production et une exécution des travaux rapide – lui assure des carnets de commande bien remplis. La capacité d'associer des techniques et des traditions artistiques romaines, vénitiennes et byzantines lui permit de travailler dans la capitale française où, après avoir participé à l'exposition universelle de 1867, il décora le théâtre de l'Opéra. Jusqu'à sa mort en 1904, Facchina partagea son travail entre ses ateliers de Venise et de Paris, et il constitua l'un des moteurs de l'émigration de mosaïstes et de *terrazzieri* vers la France ; bon nombre d'entre eux, comme les frères Odorica, fondèrent leur propre entreprise après une période d'apprentissage et travaillèrent dans d'autres villes françaises<sup>4</sup>. L'expansion du secteur des décorations en mosaïque appela la constitution de nombreuses entreprises familiales dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle et repoussa les limites de la zone d'origine des spécialistes de ces métiers,

---

Commissariat général de l'Émigration, *Annuario statistico dell'emigrazione italiana 1876-1925* [Annuaire statistique de l'émigration italienne], Roma, 1926, tableaux II et III, p. 101.

<sup>2</sup> L. Zanini, *Friuli migrante* [Frioul émigrant], Udine, Doretti, 1964, p. 153; 155.

<sup>3</sup> G. Colledani-T. Perfetti (s.l.d.), *Dal sasso al mosaico. Storia dei terrazzieri e mosaicisti di Sequals* [De la pierre à la mosaïque. Histoire des *terrazzieri* et mosaïstes de Sequals], Sequals, Comune di Sequals, 1994; O. Lorenzon-P. Mattioni, *L'emigrazione in Friuli* [L'émigration au Frioul], Udine, Amministrazione provinciale di Udine, 1962, p. 33.

<sup>4</sup> Zanini, *Friuli migrante* cit., pp.159-170; G. Colledani, *Giandomenico Facchina: da Sequals a Parigi* [Giandomenico Facchina, de Sequals à Paris], dans *Il Barbacian*, XXX (1993), n° 1, pp. 11-13.

puisque les districts de Pordenone, Sacile et Spilimbergo étaient désormais concernés<sup>5</sup>.

Les flux saisonniers de *terrazzieri*, de mosaïstes et de décorateurs s'intensifièrent au cours de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, comme l'indique l'enquête menée par l'inspecteur du travail Guido Picotti en 1909 ; toutefois, au tournant du siècle, ils furent rejoints par des groupes de maçons et de tailleurs de pierre, provenant des montagnes de la zone de Pordenone et de la Carnia. Les tailleurs de pierre de Forni di Sotto partirent en effet dans les années 1898-1899 vers les mines de la Lorraine et vers Paris, où ils construisirent les stations du métro<sup>6</sup>. Les rapports des curés du diocèse d'Udine pour la période 1911-1914 confirment que l'émigration vers la France touche désormais les ouvriers de la construction du piémont frioulan (Venezzone, Pioverno, Montenars, Alesso) et même de Carnia (Verzegniss-Cliaicis, Lauco, Ampezzo, Raveo, Enemonzo)<sup>7</sup>. Outre les métiers « classiques », le curé d'Ampezzo signale en 1911 le départ de couturiers pour Marseille et pour Paris<sup>8</sup>, tandis que certains groupes de briquetiers d'Artegna, de Buja et du Frioul central se dirigeaient vers l'Alsace-Lorraine, le long de la ligne de frontière discutée entre la France et l'Allemagne.

Au tournant du siècle, la France s'affirmait donc comme une des destinations possibles de l'émigration frioulane, mais elle restait surtout une zone de passage pour ceux qui, ayant atteint les ports français, s'embarquaient vers le Canada. Malgré tout, les échos de ce qui se passait en France arrivaient jusqu'au Frioul, même s'ils étaient filtrés par la presse ou par les récits des quelques ouvriers qui s'y rendaient : il suffit de penser à la montée du mouvement syndicaliste français, aux épisodes de

---

<sup>5</sup> M. Ermacora, *Imprenditoria migrante. Costruttori e imprese edili friulane all'estero (1860-1915)* [L'émigration de l'entrepreneuriat. Constructeurs et entreprises de construction friulanes à l'étranger (1860-1915)], dans F. Merluzzi (s.l.d.), *Baumeister dal Friuli. Costruttori e impresari edili migranti nell'Ottocento e primo Novecento* [Baumeister friulans. Constructeurs et entrepreneurs émigrants au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle], Udine, Grop Pignot, 2005, p. 117. G. Cosattini, *L'emigrazione temporanea del Friuli* [L'émigration temporaire au Frioul], Udine-Trieste 1982, (1903), p. 41; 130; 137.

<sup>6</sup> J.B. Candotti, *C'era una volta in Carnia. (Ricuarz di un frut)* [Il était une fois en Carnia], Castions di Strada, Coordinamento circoli culturali della Carnia, 1997, p. 17; 87.

<sup>7</sup> Archives de l'Archevêché d'Udine (ci-après AAU), vol. 8 (Enemonzo 1913, fasc. 75; Forni di Sopra 1913, fasc. 77, Raveo 1913, fasc. 79), vol. 12 (Lauco 1914, fasc. 113); vol. 15 (Alesso 1911, fasc. 147; Montenars 1916, fasc. 152), vol. 16 (Venezzone 1916, fasc. 164).

<sup>8</sup> AAU, vol.8, Ampezzo 1911, fasc. 74.

xénophobie contre les ouvriers italiens à Aigues Mortes en 1893, ou encore au cas de l'exploitation des petits vitriers<sup>9</sup>.

## **1915-1918 – La césure de la Grande Guerre**

**La Première Guerre mondiale marqua un véritable changement de cap dans l'histoire de l'émigration frioulane, puisqu'elle força le retour des empires d'Europe centrale d'environ 80 000 travailleurs en août 1914, modifia les flux migratoires traditionnels et accrut le rôle de l'État dans la réglementation des expatriations.**

### *2. Un épisode oublié. Les réfugiés frioulans en France entre 1917 et 1919*

La Grande Guerre fit cesser les migrations vers les empires d'Europe centrale, et impliqua la main-d'œuvre dans les travaux logistiques de l'arrière-front, mais elle ouvrit aussi de nouvelles possibilités d'expatriation dans le cadre des accords économiques et militaires entre pays alliés. Dans le courant de 1917, en effet, le gouvernement italien recruta à plusieurs reprises, à travers le Commissariat général de l'Émigration, 35 000 ouvriers du bâtiment et manœuvres à utiliser comme ouvriers militarisés pour construire des lignes de défense, des routes, des voies ferrées, des canaux sur les arrières du front français<sup>10</sup>. Entre décembre 1917 et janvier 1918, après la déroute de Caporetto, ces contingents furent renforcés par environ 2 000 réfugiés frioulans ouvriers – pour la plupart originaires de la Carnia et de la zone de Gemona, souvent même encore adolescents –, désireux d'échapper ainsi à la précarité engendrée par leur situation de réfugié. Parties de la Lombardie, du Piémont et de la Vénétie non occupée, les groupes de réfugiés travaillèrent sous les ordres des troupes américaines, françaises et du corps expéditionnaire italien<sup>11</sup>. La documentation présente dans les archives et les rapports militaires français font état d'un grand

---

<sup>9</sup> F. Micelli, *Geografie dell'emigrazione: i friulani in Francia (1919-1926)* [Géographies de l'émigration : les Frioulans en France (191-1926)], dans *Metodi e Ricerche*, n.s. XVII (1998), n°1, p. 40.

<sup>10</sup> Archives centrales de l'État (ci-après ACE), Rome, Secrétariat général des Affaires civiles, b. 512, Mission militaire italienne. Inspecteur royal de l'émigration. Rapport du 30 avril 1917. À propos du travail durant le conflit, cf. M. Ermacora, *Cantieri di guerra. Il lavoro dei civili nelle retrovie del fronte italiano (1915-1918)* [Chantiers de guerre. Le travail des civils derrière le front italien (1915-1918)], Bologna, Il Mulino, 2005.

<sup>11</sup> ACE, Haut commissariat pour les réfugiés de guerre, b. 33.

nombre d'ouvriers accidentés ou tombés malades à cause des conditions de vie et de travail difficiles : Carissimo Ferro, ouvrier de Nespolo, rappelle :

Nous avons été là [en France] deux mois durant, de décembre 1917 à janvier 1918. Nous réalisons un terrain d'aviation. Puis nous devons faire des baraquements pour un hôpital. Mais on était mal. La nuit, il fallait se lever et aller se cacher dans le bois. Les Allemands bombardaient parce qu'ils voyaient qu'on travaillait là. Nous étions près du front, vers l'Allemagne. Un froid de canard. [...] On nous donnait mal à manger en France. Ils nous donnaient ces galettes de riz et moi, je mangeais toute la mienne en un seul repas. Après, le soir, ça devenait pénible. On allait dormir en pleurant de faim<sup>12</sup>.

Les derniers groupes rentrèrent au Frioul au printemps 1919 ; cette expérience dramatique renforça les connaissances relatives à la réalité française et mit en évidence les vastes possibilités de travail qui s'ouvraient avec la reconstruction ; entre-temps, les ouvriers rentraient chez eux dans l'espoir de pouvoir trouver du travail au pays.

### **1919-1924 – Les difficiles lendemains de la guerre et la reprise de l'émigration**

**Les difficultés de la reconstruction au Frioul et le chômage galopant poussent les ouvriers à sortir à nouveau des frontières, non plus vers les empires d'Europe centrale, prostrés par la guerre, mais vers la France, qui a besoin de main-d'œuvre pour affronter les travaux de reconstructions des zones dévastées par les combats. La reprise des expatriations, organisées par le biais de contrats collectifs intergouvernementaux, fut accompagnée de fortes tensions sociales et d'un débat enflammé entre les principales forces politiques sur la nécessité et les modalités de l'émigration.**

---

<sup>12</sup> I. Urli, *Bambini nella grande guerra* [Les enfants dans la Grande Guerre], Udine, Gaspari, 2003, p. 151.

### *3. Vers la France*

À la fin de la Grande Guerre, le Frioul était anéanti par les destructions de la guerre : la spoliation systématique opérée par l'armée austro-allemande en 1917-1918 avait en effet détruit le secteur agricole et industriel ; les difficultés financières de l'État italien empêchaient le lancement d'un plan organique de travaux publics de reconstruction. Le retour des réfugiés et la démobilisation de l'armée accrurent le chômage (de 80 000 à 100 000 unités entre 1919 et 1921) et les tensions intérieures. L'après-guerre fut donc marquée par l'« urgence » de repartir : puisque les flux migratoires à destination des empires d'Europe centrale étaient bloqués à cause de la stagnation dans le secteur de la construction, les travailleurs frioulans se dirigèrent principalement vers la France, qui avait subi de lourdes pertes durant le conflit et avait besoin d'énergies nouvelles pour relancer la reconstruction des zones qui avaient été le théâtre des combats.

La possibilité de trouver un travail chez le voisin transalpin se heurta bien vite à la volonté des gouvernements de réglementer les flux migratoires ; plus particulièrement, le traité franco-italien de 1919, même s'il était très en avance, se révéla, dans le contexte de l'après-guerre, une véritable entrave à l'émigration frioulane parce qu'il soumettait l'octroi du passeport à l'obtention d'un contrat de travail et de l'autorisation consulaire. Les lenteurs de la bureaucratie et, parallèlement, la pression ouvrière – les agitations et les manifestations de chômeurs ne se comptent plus entre 1919 et 1920 – suscitèrent un vif débat entre les forces politiques, partagées entre protection et libéralisation des expatriations ; le réalisme l'emporta et l'on comprit qu'une soupape de sécurité était nécessaire. Ce fut alors une succession de missions de dirigeants catholiques et socialistes, visant à nouer des contacts avec les autorités françaises et à orienter les chômeurs vers ce pays. La première phase de l'émigration fut donc gérée par le biais de contrats collectifs avec des entrepreneurs français, signés par le Commissariat général de l'Émigration et par les autorités provinciales frioulanes. Tout aussi importante fut l'embauche d'ouvriers

réalisée à travers les secrétariats catholiques français et le réseau d'assistance de l'*Opera Bonomelli* à Paris et à Grenoble<sup>13</sup>.

Les premiers à partir furent – cela a son importance – les travailleurs de la rive droite du Tagliamento, qui connaissaient déjà les terres françaises : dès la fin de 1919, les entrepreneurs de la zone avaient en effet commencé à obtenir des marchés pour la reconstruction des villages détruits autour de Verdun et à recruter de la main-d'œuvre. Le secrétariat de l'émigration de Pordenone signalait en 1921 l'augmentation du nombre de départs vers la France depuis les districts de la rive droite du Tagliamento<sup>14</sup>. Les premiers flux étaient composés de briquetiers, cimentiers et mineurs, auxquels se joignirent rapidement les maçons des zones montagneuses et du piémont frioulan. La restriction des entrées voulue par le gouvernement français à la fin de 1920, la présence d'agents et de rabatteurs dans la province et les contrôles sévères aux frontières alimentèrent une émigration clandestine massive à travers les Alpes (Fréjus, Mont-Blanc, Saint-Bernard) ; au milieu des années 1920, avec la fermeture du marché suisse, les travailleurs accomplissaient des voyages de plus en plus longs (mais déjà connus) et entraient en France après avoir traversé l'Allemagne, la Belgique et le Luxembourg<sup>15</sup>.

La France devint rapidement la principale destination de l'émigration au niveau du continent européen. D'après les statistiques, on est passé de 1 224 émigrants en 1919 à 16 554 en 1920, et à plus de 28 000 en 1922 ; avec une émigration suivant des filières spontanées qui dépassaient les flux organisés, les émigrants frioulans en France étaient environ 40 000 en 1923, répartis sur l'ensemble du territoire. Paris, point d'arrivée de maçons, et les départements du Nord, destination des briquetiers et des mineurs, connaissaient toutefois une concentration majeure d'émigrants

---

<sup>13</sup> Micelli, *Geografie dell'emigrazione*, cit., pp. 37-49.

<sup>14</sup> *Relazione morale e finanziaria del segretariato di emigrazione e lavoro di Pordenone per l'anno 1921* [Rapport moral et financier du secrétariat de l'émigration et du travail de Pordenone pour l'année 1921], Pordenone, 22 février 1922.

<sup>15</sup> Service provincial du travail d'Udine, *Relazione morale per il 1921* [Rapport moral pour 1921], Udine, Stab. Tip. S. Paolino, 1921, p. 7; J. Grossutti, *Le cooperative di lavoro dei muratori friulani in Francia tra le due guerre* [Les coopératives de travail des maçons frioulans en France dans l'entre-deux-guerres], dans *Metodi e Ricerche*, n. s. XXII, 2003, n°1, pp. 146-147.

frioulans<sup>16</sup>. Les briqueteries et tuileries françaises devinrent la principale destination des travailleurs du Frioul central et des zones de collines qui ne pouvaient plus émigrer vers l’Autriche et la Bavière ; à cet égard, le cas de Buja fait figure d’exemple puisque, en 1922, on y délivra 1 585 passeports, dont 643 pour la France, 239 pour le Luxembourg et 8 pour la Belgique, ce qui témoigne de l’évolution des destinations des flux migratoires juste après la guerre, mais aussi de la diminution sensible de ces derniers<sup>17</sup>.

À partir de 1923, après avoir éliminé la concurrence socialiste à travers la création d’un nouvel organisme – l’« Institut frioulan pour l’Émigration » –, la fédération fasciste di Frioul parvint à obtenir la confiance de presque la moitié des travailleurs émigrants et à poursuivre l’organisation des expatriations ; au cours des années 1920, les ouvriers furent dirigés principalement vers les mines de la Lorraine et de Meurthe-et-Moselle et vers les briqueteries des départements du Nord. La protection et le placement de la main-d’œuvre étaient désormais soumis à de nouvelles nécessités de contrôle et de propagande, tant et si bien que le mouvement migratoire fut utilisé à des fins nationalistes, comme véhicule de l’italianité<sup>18</sup>.

## **1919-1925 – Émigration, coopérativisme et antifascisme**

**Dès 1919, l’émigration vers la France se distingua par la présence d’entrepreneurs et de coopératives qui obtenaient des marchés et des travaux de reconstruction. Résultat de la radicalisation du mouvement ouvrier durant le difficile après-guerre, ce processus apparaissait également comme l’expression**

---

<sup>16</sup> E. Franzina, *La crisi del sistema di assistenza e la chiusura degli sbocchi emigratori* [La crise du système d’assistance et la fermeture des débouchés de l’émigration], dans *Veneto Ribelle. Proteste sociali, localismo popolare e sindacalizzazione* [Vénétie rebelle. Protestation sociales, localisme populaire et syndicalisation], Udine, Gaspari, 2001, p. 223, n°60.

<sup>17</sup> G. Ellero, *Buja. Terra e popolo* [Buja, Terre et peuple], Udine, Arti Grafiche, 1984, p. 137; T. Tomat, *L’emigrazione da Fagagna tra le due guerre* [L’émigration au départ de Fagagna entre les deux guerres], Udine, Comune di Fagagna, 2004, p. 59.

<sup>18</sup> P.P. Pillot-L. Camisa, *Il primo dopoguerra nel Friuli Occidentale (1919-1923)* [Les lendemains de la Première Guerre mondiale dans le Frioul occidental (1919-1923)], Pordenone, Edizioni Concordia Sette, 1997, pp. 136-137; 144-145; G. L. Bettoli, *Una terra amara. Il friuli Occidentale dalla fine dell’Ottocento alla dittatura fascista* [Une terre amère. Le Frioul occidental de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la dictature fasciste], Udine, Ifsml, 2003 ; M. Puppini, *L’emigrazione politica dal Friuli in Francia tra le due guerre* [L’émigration politique au départ du Frioul en France entre les deux guerres], dans *Storia contemporanea in Friuli*, XXXI (2001), n°32, pp. 101-102.

**de la certitude des compétences accumulées dans les pays germaniques et de la volonté de présenter en France avec dignité et professionnalisme. Le placement réglementé par les gouvernements et les secrétariats fut bientôt complété par les migrations – régulières et clandestines – alimentées par les filières d’émigration, le chômage et la volonté de fuir la violence fasciste.**

#### *4. Les coopératives frioulanes en France de 1922 à 1927*

Les faillites dans les travaux de reconstruction au Frioul, dues au fait que l’État italien était mauvais payeur, le chômage important et les premières escarmouches avec les milices fascistes poussèrent également les organisations socialistes à l’émigration. En 1922, le *Consorzio Carnico delle cooperative di lavoro* (Consortium des coopératives du travail de la Carnia, qui réunissait 33 coopératives et 4 000 ouvriers) s’installait en France avec l’espoir d’obtenir des marchés de travaux de reconstruction dans les zones du front, notamment à Soissons, où ils furent confiés à la coopérative *Alba Proletaria* de Cavazzo Carnico, mais aussi dans d’autres villes comme Éguzon, Paris, Trèves, Marseille et Amiens, où la coopérative de travail *Val Pesarina* s’installait à partir de 1923. Cette nouvelle expérience trouve ses racines dans la période précédant le conflit : les socialistes avaient en effet reconnu dans la coopération un instrument utile pour effectuer des travaux à l’étranger de façon efficace, à travers la fédération des coopératives et la distribution des marchés.

Le conflit avait tué dans l’œuf ces projets, qui furent à nouveau proposés juste après la guerre, sous l’effet des besoins du moment mais aussi du développement intense du mouvement socialiste durant les deux « années rouges » de l’Italie. La prise de conscience de leurs propres compétences professionnelles et l’expérience acquise à l’étranger permirent aux émigrants frioulans de se présenter en France de manière organisée, de manière à pouvoir emporter les marchés de travaux de construction sur un pied d’égalité, avec une main-d’œuvre, des capitaux et une direction autonomes<sup>19</sup>.

---

<sup>19</sup> Grossutti, *Le cooperative di lavoro dei muratori friulani* cit., p. 140.

La dimension politique caractérisa fortement ces migrations ; la violence fasciste, ou un épisode comme l'assassinat de Giacomo Matteotti poussèrent de nombreux ouvriers socialistes, communistes et anarchistes à quitter le Frioul, ce qui entraîna l'effondrement des coopératives de travail restées au pays et une sévère défaite électorale du socialisme en Carnia<sup>20</sup>. La France devint bien vite le point de référence de toute l'émigration antifasciste et des dirigeants de partis en exil. Cette expérience de l'émigration se transforma ainsi en une phase d'affrontement avec le fascisme qui, ayant débuté juste après la guerre en Italie, se déplaça en France, se prolongea avec la guerre civile en Espagne pour culminer avec la participation à la Résistance en France et en Italie<sup>21</sup>.

Partir avec les coopératives ou dans le sillage des petits entrepreneurs créait un lien étroit entre l'opposition politique et l'urgence de trouver un travail. Cadres et simples militants complétèrent leur formation politique, déjà entamée dans les pays germaniques, justement pendant leur exil en France : les lettres des ouvriers expatriés sont le témoignage d'une réaffirmation orgueilleuse de son identité politique propre et mettent l'accent sur la « liberté » et sur les possibilités d'emploi positives dans l'Hexagone. Les affinités politiques, le travail et la solidarité animaient donc ces groupes de marginalisés – socialistes, communistes, anarchistes – qui, au départ de Colugna, Tavagnacco, Prato Carnico et de la rive droite du Tagliamento, décidèrent de partir pour la France où ils purent vivre librement, recréer leur « petite patrie » via les communautés d'immigrés, se lancer dans de nouvelles expériences professionnelles et réorganiser le mouvement ouvrier en exil. Les récentes études menées sur la base de la documentation de la police politique fasciste (le « fichier politique central »), qui contrôlait les antifascistes à l'étranger, confirment que les composantes « économique » et « politique » de l'émigration, non seulement, étaient

---

<sup>20</sup> M. Puppini, *Economia e società nella valle del Lago tra fine '800 e seconda guerra mondiale* [Économie et société dans le Val del Lago entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la Deuxième Guerre mondiale], dans *Val del Lâc*, Udine, Società Filologica Friulana, 1987, pp. 194-197; S. Zilli, *Geografia elettorale del Friuli-Venezia Giulia. Consenso, territorio e società 1919-1996* [Géographie électorale du Frioul Vénétie Julienne. Consensus, territoire et société 1919-1996], Udine, Ifsml, 2000, pp. 60-61; F. Bof, *La cooperazione in Friuli e nella Venezia Giulia dalle origini alla seconda guerra mondiale* [La coopération au Frioul et en Vénétie Julienne des origines à la Deuxième Guerre mondiale], Udine, Arti Grafiche 1995, p. 56.

étroitement liées, mais qu'elles s'alimentaient réciproquement, permettaient le placement des émigrants et stimulaient dans le même temps la volonté d'émancipation politique et sociale<sup>22</sup>.

L'activité des coopératives commença à donner des signes de faiblesse dans la deuxième moitié des années 1920, quand la situation économique de la France s'aggrava ; les conditions de travail difficiles, le manque de capitaux disponibles et l'insolvabilité des entreprises françaises pourvoyeuses de marchés publics entraînèrent la dissolution progressive des coopératives<sup>23</sup>. Malgré tout, l'expérience initiale de coopératives constitua pour de nombreux ouvriers un moment important d'agrégation sociale et politique, ainsi qu'un instrument qui rendait moins difficile l'insertion dans le monde du travail et le contact avec la société française.

### **1919-1939 – Flux, destinations, métiers**

**Dans l'entre-deux-guerres, l'émigration en terre française semble avoir concerné presque toutes les zones du Frioul et de la Vénétie Julienne – même si ce n'est pas partout avec la même intensité. Durant cette période, environ 100 000 Frioulans se rendirent en France, qui se confirma comme la principale destination de l'émigration sur le continent. Les briquetiers et maçons constituaient une grande partie des flux migratoires, ainsi que, dans une moindre mesure, les manœuvres et les mineurs. Si les ouvriers du bâtiment furent attirés principalement par la capitale et par les départements du Nord-Est, qui avaient été le théâtre de la guerre, les mineurs et les briquetiers prirent la direction de la Normandie et du bassin minier de l'Alsace-Lorraine. D'autres flux de maçons et d'agriculteurs privilégièrent, dans la deuxième moitié des années 1920, la France méridionale, et notamment le Sud-Ouest. Après une première destination bien précise, souvent déterminée par les professions ou les**

---

<sup>21</sup> Puppini, *L'emigrazione politica dal Friuli in Francia* cit., p. 100; 103; 104-117 ; P. Mattioni, *Aspetti economici e vicende migratorie in Friuli durante il fascismo* [Aspects économiques et histoires d'émigration au Frioul durant le fascisme], dans *Storia contemporanea in Friuli*, n° 2-3, pp.134-135.

<sup>22</sup> Nous renvoyons à J. Grossutti-F. Micelli (s.l.d.), *L'altra Tavagnacco. L'emigrazione friulana in Francia tra le due guerre* [L'autre Tavagnacco. L'émigration frioulane en France entre les deux guerres], Pasian di Prato, Comune di Tavagnacco, 2003.

**filières, la présence frioulane s'étendit rapidement à l'ensemble du territoire français, du fait d'une forte mobilité intérieure. Aux premiers départs des hommes succédèrent, au cours des années 1930, les regroupements familiaux, mais aussi de nouvelles émigrations de domestiques, couturières, serveuses, vendeuses, qui prenaient la direction de Paris et des grands centres urbains, ainsi que de nouvelles vagues de saisonniers, paysans et manœuvres, qui se dirigeaient vers les campagnes. Particulièrement intenses dans la première moitié des années 1920 (de 25 à 30 000 unités par an), les expatriations se réduisirent considérablement au cours de la décennie suivante (3 à 5 000 par an) à cause de la crise économique mondiale de 1929 et des politiques restrictives adoptées en la matière par l'État français et le gouvernement fasciste. Même si l'émigration redémarra dans les périodes de crise plus intense (1931-1933 ; 1934-1935), le régime tenta de la dévier dans un premier temps vers les colonies (Libye, Afrique orientale italienne) et ensuite vers l'Allemagne hitlérienne qui se préparait à la guerre.**

##### *5. Maçons. Les parcours dans le secteur de la construction*

En France, les ouvriers frioulans trouvèrent place principalement dans le secteur de la construction, à la faveur non seulement du manque de main-d'œuvre mais aussi du fait que ce secteur était structuré en petites entreprises artisanales. Les grands travaux à réaliser juste après la guerre poussèrent les entrepreneurs français à recourir massivement à la sous-traitance et aux équipes d'ouvriers à la journée formées par des immigrés ; malgré certaines crises conjoncturelles (1921 ; 1927), le marché du travail français parvint à absorber aisément les flux entrants, si bien que les coopératives frioulanes et les ouvriers eux-mêmes réussirent à trouver leur niche et à créer une sorte de marché du travail interne, quasi séparé, qui était alimenté grâce aux nouvelles arrivées – souvent clandestines – en provenance du Frioul. À ce propos, le

---

<sup>23</sup> C. Puppini, *Cooperare per vivere. Vittorio Cella e le cooperative carniche 1906-1938* [Coopérer pour vivre. Vittorio Cella et les coopératives de la Carnia 1906-1938], Tolmezzo, «Gli Ultimi», 1988, pp.136-149.

souvenir de Pietro Candolini, parti très jeune (à 15 ans) d'Interneppo en 1924, est significatif :

Nous avons dû traverser l'Autriche et l'Allemagne en train, parce qu'ils ne laissaient passer personne par la Suisse, même avec un passeport [...]. En France, il y avait déjà deux ou trois personnes d'Interneppo qui appelaient à venir travailler ceux qui voulaient y aller... petit à petit, on a fini par se retrouver tous en France<sup>24</sup>.

Rapidement, les filières de l'émigration eurent le dessus sur les flux organisés parce que ceux qui partaient pouvaient bénéficier de l'aide de parents et habitants de leur village déjà présents en France. Après la fin de la phase liée à la reconstruction de l'après-guerre, les ouvriers du bâtiment et les petits entrepreneurs frioulans abordèrent la capitale, les zones du centre et de l'ouest français ; Paris et sa périphérie en pleine expansion, ainsi que le développement de la construction dans les petits et les grands centres urbains étaient en effet en mesure d'offrir de nombreuses opportunités de travail aux maçons, cimentiers, peintres en bâtiment et charpentiers. L'activité du secteur de la construction ne suivait pas toujours des trajectoires linéaires, comme le montre l'histoire de nombreux ouvriers qui avaient d'abord trouvé un travail dans les briqueteries et les mines belges et, à la fin de leur contrat, étaient restés à l'étranger pour passer ensuite en France à la recherche d'emplois meilleurs et plus rentables dans le secteur de la construction.

Les histoires des ouvriers de la construction révèlent certains points communs, comme le départ à un jeune âge dans le sillage du père ou des frères, l'entremise des parents ou des habitants du village pour l'insertion dans le secteur de la construction, le travail comme manœuvre dans les entreprises françaises ou italiennes, pour passer ensuite à la position d'aide-maçon, puis de maçon spécialisé et arriver enfin à celle de « chef d'équipe ». Juste après la guerre, les ouvriers frioulans optèrent pour le travail autonome dans les entreprises de restauration et de réparation, dans la mesure où ils

---

<sup>24</sup> Témoignage cité dans A. Verrocchio (s.l.d.), *Bordan e Tarnep. Int pal mont*, Udine, Arti Grafiche, 1991, pp. 127-128.

étaient en mesure d'exercer des tâches variées (maçon, cimentier, plâtrier, *terrazziere*, charpentier) ; par contre, pour la construction de nouveaux édifices, ils tentaient de trouver un travail salarié dans les entreprises françaises en raison des techniques de construction différentes adoptées<sup>25</sup>. Le développement de la construction requérait une importante main-d'œuvre à faible coût : bien que les contrats aient prévu un salaire horaire et huit heures de travail, en raison du taux de change favorable et des salaires élevés, les ouvriers frioulans acceptèrent la rémunération au rendement et les prolongations d'horaire. De son côté, le patronat français exploitait cette main-d'œuvre immigrée italienne et frioulane, qui était souvent en concurrence avec les ouvriers polonais. Almiro Rossi, qui a émigré très jeune en 1929 pour rejoindre ses trois autres frères, rappelle ainsi le travail dans les chantiers de la périphérie parisienne :

Nous travaillions 14 à 15 heures par jour sur les chantiers ; le matin, on préparait le mortier pour la journée, et puis on travaillait tant qu'il y avait de la lumière. On était payé au rendement : moi, j'étais assez fort, j'arrivais à porter le mortier sur les échafaudages et alors les patrons me donnaient quelques francs en plus [...].Après six mois, je parlais bien le français, parce que mes frères m'envoyaient toujours chercher les choses dont on avait besoin et faire les courses : ainsi, je devais me débrouiller<sup>26</sup>.

L'expérience de travail s'avéra souvent difficile ; les témoignages des maçons évoquent souvent sur la précarité des conditions de vie et de travail (longs déplacements à pied pour rejoindre les chantiers, 10 à 12 heures de travail par jour, samedi compris, logements précaires) mais aussi sur l'hospitalité et l'amitié étroite avec les employés des auberges où il y trouvaient le gîte et le couvert pour un bon prix. La capacité d'apprendre le français et la fréquentation d'écoles du soir valorisèrent le rôle de certains ouvriers ; ces derniers devinrent rapidement des

---

<sup>25</sup> J. Grossutti, *Le scelte migratorie a Tavagnacco, Feletto Umberto e Pagnacco: tra Francia e Argentina (1919-1939)* [Les choix migratoires à Tavagnacco, Feletto Umberto et Pagnacco : entre la France et l'Argentine (1919-1939)], dans Micelli-Grossutti (s.l.d.), *L'altra Tavagnacco* cit., pp. 142-143.

points de référence pour les émigrants arrivants dans la mesure où ils pouvaient les aider à remplir les documents d'arrivée, à intégrer le marché du travail et à chercher un logement.

### *6. Des coopératives aux entreprises dans les années de la grande crise*

Le cas français souligne la forte capacité d'adaptation de la main-d'œuvre frioulane dans le nouveau contexte de travail grâce au patrimoine de compétences précédemment acquis dans les pays germaniques. Plus particulièrement, les « poliers », chefs de chantier experts dans le recrutement et dans la direction des métiers furent tout d'abord des figures de référence à l'intérieur des coopératives de construction, pour devenir ensuite de véritables entrepreneurs ; les enquêtes françaises et les recherches récentes indiquent que le phénomène était particulièrement diffuse : en 1926, on pouvait compter en effet plus de 7 000 chefs d'entreprise italiens<sup>27</sup>. Si peu d'entre eux réussirent à s'imposer comme véritables constructeurs, un bon nombre de travailleurs tenta l'aventure de la création d'entreprise dans le secteur de la peinture en bâtiment, du ravalement de façades et de la décoration : des activités pour lesquels il ne fallait pas disposer de grands capitaux et il était possible d'exploiter intensément la main-d'œuvre, sur le dos de laquelle on rejetait souvent les difficultés et les problèmes financiers. La capacité d'organiser la main-d'œuvre à bas coût – garantie par le flux continu d'immigrants, réguliers et clandestins – favorisa donc l'extension de l'activité de ces entreprises. D'autre part, le manque de capitaux était compensé par l'attribution de travaux à la sous-traitance, qui permettait de limiter les investissements et de fragmenter les activités des entreprises en différents travaux d'ampleur limitée, ce qui réduisait également les risques financiers. Le partage des mêmes espaces et la vie communautaire des immigrants permirent aux petits entrepreneurs frioulans d'échanger des informations, de recruter de la main-d'œuvre, de collaborer à la réalisation des travaux en sous-traitance et de se partager les travaux. À côté de ces entrepreneurs de la construction,

---

<sup>26</sup> Témoignage cité dans A.Verrocchio (s.l.d.), *Bordan e Tarnep* cit., p.123.

<sup>27</sup> Grossutti, *Le cooperative di lavoro dei muratori friulani in Francia* cit, pp. 137-148.

il existait une importante catégorie intermédiaire de chefs ouvriers, ou « tâcherons » (en général des maçons, des stucateurs, des peintres en bâtiment spécialisés, dont beaucoup de Frioulans, Piémontais, Siciliens et Lombards), qui recevaient de l'entreprise qui les employait la responsabilité d'une petite partie du chantier ; l'activité principale des tâcherons était toutefois l'intermédiation et le recrutement d'équipes d'ouvriers à employer au rendement, ce qui garantissait à l'entrepreneur de faibles coûts et une productivité élevée<sup>28</sup>. Souvent, la condition de tâcheron constituait la première étape dans le parcours qui pouvait mener du travail salarié à celui de l'entrepreneur propriétaire d'une entreprise de construction<sup>29</sup>.

Le passage à l'entrepreneuriat s'accentua surtout dans les années de la grande crise de 1929 à 1933, quand la main-d'œuvre frioulane paya chèrement sa spécialisation professionnelle excessive par un taux de chômage élevé et une hostilité croissante de la part des ouvriers de la construction français. La période de la crise fut marquée par la recherche obsessionnelle de travail ; entre 1932 et 1934, la précarité fut accentuée par des mesures sévères du gouvernement français destinées à défendre l'emploi « national ». En effet, la présence d'étrangers fut limitée dans tous les secteurs de production, les contrôles furent alourdis et les cartes d'identité, délivrées seulement pour la période de validité du contrat, ne furent pas renouvelées. Les travailleurs au chômage furent rapatriés. Les mesures protectionnistes se succédèrent également dans la deuxième moitié des années 1930, quand le gouvernement du Front populaire taxa les employeurs qui engageaient des immigrés et expulsa les travailleurs qui rompaient leur contrat. Dans ce contexte, le pouvoir discrétionnaire des entrepreneurs italiens et français – exercé à travers le renouvellement des documents d'identité et des contrats – devint très étendu, à tel point que les ouvriers furent exploités sans scrupules et souvent mis en concurrence réciproque<sup>30</sup>. Giovanni Battista Candotti, jeune ouvrier de Forni di Sotto travaillant avec l'entreprise Bourrisson en 1935, rappelle les difficultés du secteur de la construction :

---

<sup>28</sup> A. Grassani, *Emigrazione, self-employment, imprenditorialità. Itinerari collettivi degli emigranti italiani nell'edilizia francese 1919-1939* [Émigration, travail autonome, entrepreneuriat. Itinéraires collectifs des émigrants italiens dans le secteur de la construction français], dans *Imprese e storia*, X, 1999, n°20, pp. 230-231.

<sup>29</sup> Grossutti, *Le scelte migratorie* cit, pp.118-119.

L'émigrant devait surtout penser à son propre travail, trouver un emploi et le défendre, parfois sans comprendre la langue, satisfaire avec zèle l'entrepreneur, le patron qui pensait seulement au rendement de son employé. L'émigrant devait se mettre en règle avec l'administration locale, méfiante envers l'étranger, remplir les formulaires réglementaires, présenter documents d'identité, photos et déclaration et apposer les signatures indispensables. Toute une série de chicaneries les attendaient [...], y compris de la part de leurs propres camarades, plutôt hostiles à toute concurrence, parce qu'il y avait peu de travail et il régnait souvent une agressivité qu'il fallait faire mine de ne pas voir en répondant par une attitude correcte et exemplaire<sup>31</sup>.

Pris en otage, victimes de chantage en raison du manque de travail, les ouvriers immigrés subirent une détérioration sévère de leurs conditions de travail : beaucoup durent abandonner les chantiers pour laisser la place à la main-d'œuvre française, vivre d'expédients ou même rentrer au pays. Ce fut précisément l'exaspération due aux conditions de travail sévères qui poussa les ouvriers à s'improviser comme entrepreneurs ou, plus souvent, à devenir tâcherons, s'attirant par là l'hostilité xénophobe de la main-d'œuvre française. Fonder de nouvelles entreprises apparut paradoxalement comme une sorte de « stratégie défensive », mise en œuvre justement pour échapper à la précarité et aux mesures d'expulsion mais qui, dans le même temps, constitua un processus favorable garantissant souvent une mobilité professionnelle et sociale positive<sup>32</sup>.

---

<sup>30</sup> P. Milza-R. Schor-É Vial (s.l.d.), *Italiani di Francia. L'emigrazione fra le due guerre* [Italiens de France. L'émigration entre les deux guerres], Firenze, Giunti, 1989, pp. 35-39.

<sup>31</sup> Candotti, *C'era una volta in Carnia* cit., p. 64.

<sup>32</sup> Grassani, *Emigrazione, self-employment, imprenditorialità*. cit., pp. 221-222.

## 7. *Un cas unique. La colonisation agricole du Sud-Ouest de la France de 1924 à 1927*

L'émigration vers la France a pris parfois des formes originales, comme dans les années 1920, lorsque les paysans des zones de la rive droite du Tagliamento, du Frioul central ou des anciennes terres autrichiennes ont pris le chemin du Sud-Ouest de la France, où ils ont donné vie à une colonisation agricole unique à l'échelle du continent européen. L'exode des paysans fut motivé par un mélange complexe de causes politiques, économiques et sociales : l'augmentation démographique qui avait rendu insuffisantes les terres disponibles pour la survie des familles de fermiers, à quoi il faut ajouter les effets des luttes paysannes, l'instauration de la dictature fasciste et, dans le Frioul anciennement autrichien, un fort mécontentement à l'égard du nouveau cadre politique qui avait vu le jour après la Guerre mondiale. Pour les saisonniers, les salariés, les fermiers ou les petits propriétaires, le Sud-Ouest de la France et l'Argentine sont apparus comme des destinations possibles où il y avait moyen de faire « meilleure fortune » et de se soustraire à l'emprise des milices fascistes et à des obligations de type féodal<sup>33</sup>. Dans l'immédiat après-guerre, des agents français commencent à parcourir les zones agricoles surpeuplées de Vénétie et du Frioul en vantant la possibilité d'acquérir des terrains et des exploitations agricoles à des prix avantageux dans le Sud-Ouest de la France, où de vastes zones agricoles se retrouvent abandonnées à cause des processus d'urbanisation et de la dénatalité causée par la Grande Guerre. Les difficultés intérieures et l'offre de nouvelles opportunités en France ont suscité un véritable exode de masse ; après les premières expatriations de saisonniers, on voit partir en 1924 les fermiers des Ruda, Saciletto et Perteole, qui s'installent à Preignan, Auch et Montestruc (Gers). Les fermiers de Medea ont par contre pris la direction de Castelculier, tandis que les saisonniers et les paysans du Frioul central et de la rive droite du Tagliamento sont

---

<sup>33</sup> F.Cecotti-D.Mattiussi (s.l.d.), *Un'altra terra un'altra vita. L'emigrazione isontina in Sud America tra storia e memoria 1878-1970* [Une autre terre, une autre vie. L'émigration à partir de la vallée de l'Isonzo vers l'Amérique du Sud, entre histoire et mémoire 1878-1970], Gorizia, Centro L. Gasparini, 2003.

partis vers d'autres zones de l'Aquitaine<sup>34</sup>. Malgré les tentatives du gouvernement fasciste d'entraver ce type d'émigration définitive, qui impliquait une exportation discrète de capitaux, environ 19 000 Frioulans prirent le chemin du Sud de la France entre 1926 et 1927, dont une partie revint à plusieurs reprises.

L'impact avec la nouvelle réalité française apparut particulièrement difficile en raison de la nécessité de travailler à nouveau des terres abandonnées, de niveler les champs, d'endiguer et de drainer les eaux, de remettre en état des maisons en ruine. Giuliano Leonarduzzi, fermier de Ruda, décrit de la sorte ses débuts à Preignan :

Il fallait construire les routes et les ponts, l'eau et l'électricité manquaient, comme les magasins... ensuite, la terre n'était pas de bonne qualité, chez nous, on aurait dit qu'elle était froide, crue [...]. Pour gagner quelques sous, dans l'attente des premières récoltes, les femmes partirent travailler dans les grandes entreprises de la zone. Certains fermiers, regrettant le choix qu'ils avaient fait, cherchèrent d'autres travaux en ville<sup>35</sup>.

Le deuxième conflit mondial marqua un tournant parce que, sous le régime du rationnement alimentaire, les fermiers réussirent, après tant de difficultés, à tirer quelque profit du marché noir et à bonifier davantage leurs propres terres. Sur le long terme, les effets de l'émigration furent cependant positifs pour l'État français, dans la mesure où les zones concernées par les arrivées d'immigrants furent repeuplées, une grande partie des terrains abandonnés fut récupérée et la production agricole augmenta de manière significative.

## **1927 – De l'émigration saisonnière à l'intégration**

**Le cas de l'émigration en France montre combien les flux migratoires entre les deux guerres sont conditionnés par des forces internes – les filières**

---

<sup>34</sup> Tomat, *L'emigrazione da Fagagna* cit, p. 74. À propos des départs de Dignano et Pinzano, cf. *Libro storico Dignano*, vol. 1, 1875-1941; 12 avril 1926, p. 98.

**d'émigration –, mais aussi externes – la crise économique mondiale, les politiques protectionnistes, la lutte menée par les fascistes contre les « subversifs ». Si, dans les années 1920, l'émigration a maintenu des structures analogues à celles de l'avant-guerre et est donc apparue comme une émigration de type « saisonnier », à partir de 1927, les retours se raréfient en raison des limitations à l'immigration voulues par les gouvernements italien et français et de la peur de perdre son emploi. Le dépeuplement de la montagne frioulane, qui alimentait considérablement l'émigration, s'en retrouva donc accentué. La possibilité d'acquisition de la nationalité, l'opposition au régime fasciste et la qualité de vie en France favorisèrent l'enracinement des ouvriers dans l'Hexagone, mais aussi la diffusion de nouvelles habitudes sociales et sexuelles au Frioul.**

#### *8. La France, nouvelle patrie d'adoption.*

Plus on avance dans la période de l'entre-deux-guerres, plus la France révèle aux Frioulans des visages différents : d'abord possibilité importante de trouver un travail pour sortir de la précarité, elle fut ensuite une terre d'asile et de liberté et enfin, dans le courant des années 1930, le pays dans lequel il était possible d'entamer un existence nouvelle, non sans difficulté. Avec son célèbre « discours de l'Ascension » de 1927, Mussolini reprit à son compte les mesures anti-immigration du gouvernement français, qui devait faire face à une crise de la conjoncture, et commença à décourager l'émigration définitive et à limiter les expatriations temporaires pour les seuls travailleurs en possession d'un contrat de travail régulier. La crise mondiale de 1929 contribua brusquement à ralentir les flux dirigés vers la France, même si la grande crise rurale et le chômage élevé (40 à 50 000 unités) suscitèrent une reprise importante de l'émigration clandestine. Après une ouverture partielle, le régime limita à nouveau l'octroi des passeports pour orienter les

---

<sup>35</sup> Témoignage cité dans A. Miceu (s.l.d.), *Tieris cence oms par oms cence tieris. De basse furlane al Sud-Ovest de France. Storis di emigrasion (1923-1957)*, Udine, Comune di Ruda 2005, pp.280-281.

chômeurs vers les travaux d'assèchement des marais et surtout vers les colonies<sup>36</sup>. Les obstacles bureaucratiques, les difficultés accrues dans le renouvellement des contrats et la crainte de perdre son emploi poussèrent les émigrants à ralentir le mouvement saisonnier qui avait caractérisé les années 1920. Les migrations temporaires devinrent ainsi définitives ; cette phase était alors souvent confirmée par le regroupement de la famille, un mariage contracté en France ou le lancement de processus de naturalisation. Même parmi les représentants moins politisés de l'émigration frioulane, les processus d'intégration furent accélérés paradoxalement par des obstacles bureaucratiques continus et par l'hostilité déclarée des autorités consulaires italiennes.

Dès la fin de la guerre, la société française se montra bien plus ouverte et accueillante par rapport à la société des pays germaniques, où les possibilités d'intégration avaient été plutôt limitées. Bien vite, la France devint non seulement la patrie « du travail », mais aussi celle du « cœur », des libertés politiques et des possibilités d'émancipation sociale, politique et économique. L'accueil réservé aux exilés, la possibilité de trouver un travail rentable, les affinités linguistiques et la possibilité d'obtenir la nationalité furent des facteurs qui facilitèrent les processus d'intégration. De plus, la capitale et les grandes villes offraient des standards de vie plus élevés, des modèles culturels et sociaux plus avancés et bien différents de ceux du Frioul : la France apparaissait donc comme un modèle de « modernité » et de « progrès », révélant des aspects d'ouverture inattendue<sup>37</sup>. Les émigrants furent souvent frappés par le caractère « démocratique » et l'absence d'esprit de classe,

---

<sup>36</sup> A. Nobile, *Politica migratoria e vicende dell'emigrazione durante il fascismo* [Politique migratoire et histoires d'émigration durant le fascisme], dans *Il Ponte*, XXX, 1974, n°11-12, pp.1328-1333 ; J.Grossutti, *Gjermaneoz pal mont. I tolmezzini all'estero. Quantificazione ufficiale e comunità reale* [Les ressortissants de Tolmezzo à l'étranger. Quantification officielle et communauté réelle], dans G. Ferigo-L. Zanier (s.l.d.) *Tumieç*, Udine, Società Filologica friulana, 1998, pp. 111-112 ; S. BIASONI, *Il regime fascista in Friuli durante gli anni Trenta: disoccupazione, nuovi flussi migratori e assistenza* [Le régime fasciste dans le Frioul durant les années 1930 : chômage, nouveaux flux migratoires et assistance], dans *Storia contemporanea in Friuli*, XXX (2000), n° 31, pp. 80-85 ; G. Bertuzzi, *La società friulana alla vigilia della seconda guerra mondiale. Note su alcuni problemi economici e sociali* [La société frioulane à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. Notes sur certains problèmes économiques et sociaux], dans A. Ventura (s.l.d.), *Sulla crisi del regime fascista 1938-1943. La società italiana dal "consenso" alla Resistenza* [La crise du régime fasciste 1938-1943. La société italienne, du "consensus" à la Résistance], Venezia, Marsilio, 1996 ; P. Purini, *L'emigrazione non italiana dalla Venezia Giulia tra le due guerre* [L'émigration non italienne au départ de la Vénétie Julienne entre les deux guerres], dans F. Cecotti-D. Matussi (s.l.d.), *Una nuova terra* cit., p. 87; 99.

<sup>37</sup> Micelli, *Geografie dell'emigrazione* cit., p.39; 49.

comme le rappelle Teresa Boschin, partie de Saciletto en 1937 pour rejoindre son frère :

Dans le premiers temps à Paris, outre qu'il fallait soutenir d'interminables discussions sur la politique, j'ai eu pas mal de difficultés à m'adapter aux habitudes des Français, mais j'admirais leur sens de l'égalité : tous étaient simplement « Monsieur et Madame », les titres n'existaient pas, et chacun était respecté pour son travail<sup>38</sup>.

Une socialisation plus libre et moins formelle, des appartements avec l'électricité, l'eau courante et un WC, une meilleure alimentation, plus de confort et de services – les témoignages les décrivent de façon récurrente – constituaient une véritable nouveauté et le signe tangible qu'une « autre vie » était possible. Le dimanche, chômé, était un moment pour « explorer » la nouvelle réalité française, se promener en ville, assister au match de football, aller danser, se retrouver avec les habitants des villages d'origine dans les baraques ou dans les brasseries, véritables points de référence pour les communautés d'immigrés. La demande de naturalisation, l'abandon de la langue italienne – souvent dès la deuxième génération – soulignent un désir d'assimilation dans le pays dans lequel on a décidé d'aller vivre. Cela étant, la société française a toujours maintenu une forte hostilité à l'égard des émigrants, à tel point que beaucoup d'entre eux se rappellent péniblement combien ils étaient traités « comme des étrangers » et considérés avec mépris. L'espace conquis par les Frioulans dans la société française apparaissait donc comme le fruit d'un processus difficile et progressif, où le travail représentait avant tout une possibilité de « rachat » et de reconnaissance sociale.

### *9. Le Frioul en France. La France dans le Frioul.*

En quelques années, les reflets des changements culturels et sociaux véhiculés par l'expérience de l'émigration « française » pénétrèrent profondément dans les

---

<sup>38</sup> Témoignage cité dans Miceu (s.l.d.), *Tieris cence oms* cit., p. 342.

communautés de départ également, marquant ainsi une étape nouvelle dans le processus de modernisation de la société frioulane. À cet égard, les livres retraçant l'histoire des paroisses, les rapports des visites pastorales rédigés durant la grande crise constituent une source d'information importante pour vérifier l'impact des nouveaux flux migratoires sur la population. L'expérience de vie et de travail en France a été observée avec inquiétude surtout par les prêtres de la zone montagneuse du Frioul, qui percevaient à travers les émigrants un renforcement du processus de sécularisation et un nouvel élan de l'« immoralité » et de la « subversion » liée à la militance antifasciste en France, creuset dangereux du laïcisme et du « social-communisme ». Il convient également de noter que ces nouvelles tendances se sont répandues, grâce également aux deux « années rouges » de l'Italie, dans des zones qui avaient été moins touchées par les processus de modernisation sociale dans l'avant-guerre, notamment dans les zones de collines et dans le Frioul central, davantage liés à l'autorité religieuse<sup>39</sup>.

Au début des années 1930, il était donc déjà possible de tracer un premier bilan de l'expérience française : les prêtres déploraient la reprise de l'« indifférentisme », c'est-à-dire l'abandon de la pratique religieuse et la « corruption » des mœurs, à la fois en condamnant la limitation des naissances et en constatant amèrement l'« importation » de nouvelles formes de socialisation s'exprimant avant tout dans les « divertissements », la « frénésie des bals », l'activité sportive, qui témoignent tous d'une recherche de modes de société plus libres et moins contrôlés. Entre les stéréotypes de la dénonciation et une analyse plus approfondie, l'émigration en France était indiquée comme une « cause première » de la diffusion extraordinaire du « malthusianisme », qui se trouvait confirmée dans le fléchissement net de la natalité, en dépit des politiques du régime fasciste en faveur des naissances et des principes de la culture catholique qui identifiaient dans le mariage prolifique l'un des fondements

---

<sup>39</sup> Nous nous limitons à signaler les cas de la zone de Buja et San Daniele (Villalta, Comerzo, Muris, Susans, Farla, Vendoglio, Forgaria, Carpacco, Madonna di Buja, Artegna), de Codroipo (Lonca, Pozzo, Zompicchia, Rivarotta, Qualso) et de la plaine frioulane au sud-ouest d'Udine (Vergnacco, Rivignano, Teor, Basiliano, Bressa, Colloredo di Prato, Nespolo, Varmo, Pradamano, Ternzano, Sammardenchia, Flambro, Morsano, Mortegliano). AAU, Visites pastorales 1929-1933.

de l'identité chrétienne<sup>40</sup>. Émigration interne et vers l'étranger, crise économique et diffusion de nouvelles mœurs sexuelles « françaises » accentuèrent le processus de dépeuplement des zones de montagnes et semblent annoncer une nouvelle structure familiale et démographique<sup>41</sup>.

La France devint une sorte de point de référence en négatif pour l'évaluation de la situation des habitudes religieuses et morales des émigrants. Dans les zones de montagnes, ces derniers savaient l'autorité du curé et dénigraient le village, qu'ils comparaient impitoyablement avec la réalité française, plus moderne et avancée. Dans cette optique, la limitation des naissances devenait un élément d'un discours différent « en public » : le curé de San Gervasio observait que « l'on est parvenu à un tel degré d'insolence que l'on moque les parents qui ont une progéniture abondante »<sup>42</sup>. D'autre part, ce fut précisément la destination française qui favorisa de nouvelles habitudes sexuelles : ce n'est pas un hasard si les curés soulignaient le fait que, parmi les émigrants, on observe un « manque de fidélité conjugale », un « relâchement moral » et une « absence de scrupules », toutes sortes d'expressions indiquant des relations sexuelles plus libres. Tout aussi fréquentes (mais à vérifier) étaient les allusions à l'abandon d'épouses et de filles, aux émigrants qui ne revenaient plus « depuis de nombreuses années » et ne donnaient « plus de nouvelles d'eux » ; de ce point de vue, l'émigration vers la France, comme celle vers les Amériques, fut pour beaucoup une occasion de couper définitivement tout lien avec la société d'origine : l'insatisfaction existentielle et sociale, que complétaient la précarité économique et la répression fasciste, se traduisaient dans la construction d'une nouvelle vie marquée au sceau de principes et de codes moraux différents<sup>43</sup>.

Comme on l'avait déjà vu au tournant du siècle, les effets de l'émigration se faisaient sentir surtout sur sa branche plus « jeune » et plus réceptive, qui revenait au

---

<sup>40</sup> Les remarques relatives au « malthusianisme » sont émises surtout dans les zones de montagne, mais aussi dans la zone des collines et en plaine, ce qui donne la preuve d'un changement répandu. À Segnacco : « limitation des naissances, connue surtout en France » ; à Cassacco, le vice contre la « sainteté du mariage » s'observe « surtout après que l'on est allé en France ». À Verzegnis : « la France a enseigné le contrôle des naissances ». AAU, Visites pastorales 1929-1933.

<sup>41</sup> M. Gortani-G. Pittoni, *Lo spopolamento montano nella montagna friulana* [Le dépeuplement des montagnes dans le Frioul], Roma, Inea-Cnr, 1938.

<sup>42</sup> AAU, Visites pastorales, vol. 848, San Gervasio 1932.

<sup>43</sup> Pour avoir un exemple, Ifsml, b. 5, Livre paroissial de Venzone, F. Lucardi, 1938, pp. 161-163.

Frioul « areligieuse », « marquée par le vice », « corrompue », « relâchée », ou bien « froide et indifférente »<sup>44</sup>. La crainte du laïcisme, identifié comme une conséquence directe de la diffusion de l'idéologie communiste parmi les ouvriers en France, fait également apparaître la convergence de fond entre l'Église et le régime en matière de natalité, de religiosité, de ruralisme, de sobriété morale et d'antibolchevisme. Après une visite en France en juillet 1931, le curé de Rivalpo, alarmé, note :

Le peuple français est vraiment corrompu et un laïcisme glacial et effrayant règne partout [...].Le fléau du nouveau malthusianisme est généralement pratiqué jusqu'à outrance : les enfants sont en effet une véritable rareté. L'urbanisme est fortement accentué : les paysans ont abandonné en masse les campagnes [...] et se sont installés dans les villes où ils gagnent de quoi vivre sans trop se fatiguer et trouver presque à chaque pas des moyens et de lieux où profiter des vices et des divertissements. Les fêtes ne sont nullement célébrées et sanctifiées [...], ce grand mal est spécialement visible dans le bas peuple, dans cette composante ouvrière dans laquelle nos émigrants travaillent et vivent, et dont ils restent trop ou pas assez marqués [...].Il faudrait pouvoir leur rendre une visite chaque année, et alors la corruption et le laïcisme français ne produiraient pas une telle blessure chez ces pauvres hommes contraints de vivre au milieu de tant de mal pour subvenir aux besoins de leur famille<sup>45</sup>.

Le sentiment d'impuissance des prêtres était accentué par le fait que le séjour à l'étranger s'allongeait et que les regroupements familiaux impliquèrent bientôt les femmes également. Toutefois, l'action pastorale, débarrassée de la concurrence socialiste mais soumise aux contrôles du régime, se renouvela et se manifesta, au pays comme à l'étranger, à travers l'envoi aux émigrants des bulletins paroissiaux et

---

<sup>44</sup> M. Ermacora, *Parroci ed emigranti nelle visite pastorali della Diocesi di Udine* (1898-1914) [Curés et émigrants dans les visites pastorales du diocèse d'Udine], dans *Metodi e Ricerche*, n. s., XVIII, 1999, n° 1, p. 58.

<sup>45</sup> Livre historique paroissial de Rivalpo, 13 juillet 1931.

de la presse catholique, les échanges de courrier, l'organisation de célébrations ou de fêtes, ou bien à travers des missions et pèlerinages en France.

### *10. Les années difficiles. Entre expulsion, intégration et lutte politique*

Dans les années 1930, la France révéla son visage le plus sombre, non seulement par l'adoption de mesures anti-immigration, mais aussi en raison de l'intensification de l'affrontement violent entre fascistes et antifascistes. Durant cette période, l'aversion pour le régime semble se renforcer, tout comme les processus d'intégration ; l'historiographie a montré combien l'antifascisme a été un facteur important d'intégration de la main-d'œuvre immigrée dans la société française, processus qui n'a toutefois pas été uniforme en raison des différentes mouvances internes chez les antifascistes et de leurs modes différents d'interpréter l'exil et l'activité politique. En effet, le mouvement ouvrier français poussa, non sans rencontrer d'opposition, les militants immigrés à participer aux luttes syndicales de leur pays d'accueil, cette pratique étant approuvée par les directives de l'internationale communiste qui soutint à partir de 1934 la formation des fronts populaires afin d'alimenter l'antifascisme. Dans cette optique, le PCF, la CGT et la mouvance politisée de l'émigration eurent un rôle fondamental dans la formation syndicale et politique de générations d'ouvriers, anciennes et nouvelles, ce qui amena – comme en Lorraine – à des phénomènes de syndicalisation répandue de ces générations. Le soutien au Front populaire, les grèves qui débouchèrent sur l'obtention des congés payés, de la semaine des 40 heures, des conventions collectives ou du congé le samedi furent des épisodes importants de la prise de conscience de nouvelles possibilités dans le cadre de la politique et de l'économie, et se traduisirent par des choix de camp précis<sup>46</sup>. Malgré les grandes difficultés et les contrôles sévères, l'expérience française apparut donc comme un moment unique de liberté, de solidarité et d'implication, qui déboucha sur une importante présence frioulane et de la Vénétie Julienne dans les

---

<sup>46</sup> A. Bechelloni, *Tra esilio politico ed emigrazione economica: gli Italiani in Francia da una guerra all'altra sullo sfondo di un mezzo secolo di presenza italiana nel movimento operaio francese* [Entre exil politique et émigration économique : les Italiens en France d'une guerre à l'autre sur fond d'un demi-siècle de présence italienne dans le mouvement ouvrier français], dans J.Grossutti-F.Micelli (s.l.d.), *L'altra Tavagnacco. L'emigrazione friulana in Francia tra le due guerre*, cit., pp. 11-12.

Brigades internationales durant la guerre civile espagnole de 1936-1939 ; les communistes de Tavagnacco à Montrouge et ceux de Castelnuovo del Friuli à Toulon, pour ne donner que quelques exemples, fournirent de nombreux volontaires pour combattre le fascisme en Espagne<sup>47</sup>. La militance politique s'ouvrit cependant aussi à de nouvelles formes d'agrégation, comme le montrent l'expérience du journal *L'Alba Friulana* et les activités de divertissement et d'assistance, attentives à l'identité régionale de la communauté des immigrés, coordonnées par le dirigeant socialiste Ernesto Piemonte.

L'existence des communautés antifascistes était minée par les espions et délateurs et par les contrôles sévères des autorités françaises qui n'hésitaient pas à expulser les travailleurs étrangers qui se lançaient dans des activités « subversives ». Le contrôle fasciste sur les militants communistes, socialistes et anarchistes de la Carnia et de la zone de Pordenone fut constant et impitoyable, se reflétant également sur les membres de leurs familles, qui furent souvent l'objet de chantages et de mauvais traitements<sup>48</sup>. « Subversifs » et « renégats » durent faire face au renforcement du régime et à la « fascistisation » des émigrants opérée par les *Fasci* de l'étranger, les « Maisons des Italiens » et l'utilisation des consulats comme instruments de propagande et de contrôle<sup>49</sup>. Les activités du régime – cours de langue italienne, séjours au pays, voyages gratuits pour les accouchées, activités récréatives et sportives – avaient pour but d'exalter l'identité nationale, d'éloigner les émigrants du désir de naturalisation et de favoriser les rapatriements<sup>50</sup>. Dans le prolongement de

---

<sup>47</sup> M. Puppini, *In Spagna, per la libertà* [En Espagne, pour la liberté], Udine, Ifsml, 1986 ; voir également les essais de M. Puppini, *Fuoriusciti in Francia tra le due guerre* [Réfugiés politiques en France dans l'entre-deux-guerres], et K. Salvador, *Dati sull'emigrazione a Castelnuovo del Friuli dal 1918-1950* [Données sur l'émigration à Castenuovo de 1918 à 1950], dans *La diaspora friulana. Materiali per una ricerca* [La diaspora frioulane. Matériel pour une recherche], Sequals, Tielle, 2001, pp. 9-18 et p. 85.

<sup>48</sup> C. Venza, *La val Pesarina alla fine degli anni Trenta: fascismo e "consenso"* [Le val Pesarina à la fin des années 1930 : entre fascisme et "consensus"], dans *Almanacco culturale della Carnia*, VI, 1991, p. 122 ; O. Fabian, *Affinchè resti memoria. Autobiografia di un proletario carnico 1899-1974* [Pour que reste la mémoire. Autobiographie d'un prolétaire de la Carnia], Basaldella, Kappavu 1999, pp.47-55. Une recherche importante de G. L. Bettoli est en cours au sujet des dirigeants du mouvement ouvrier dans la zone de Pordenone entre les deux guerres ; son auteur nous a aimablement permis de la consulter.

<sup>49</sup> E. Vial, *I Fasci in Francia* [Les *Fasci* en France], dans E. Franzina-M.Sanfilippo (s.l.d.), *Il fascismo e gli emigrati* [Le fascisme et les émigrés], Roma-Bari, Laterza, 2003, p. 28; 33-34. Cf., pour quelques exemples, les archives municipales de Gemona, 596, fasc. *Assistenza alle madri italiane rimpatriate 1937-1939* [Assistance aux mères rapatriées 1937-1939].

<sup>50</sup> Cf., pour quelques exemples, les archives municipales de Gemona, 596, fasc. *Assistenza alle madri italiane rimpatriate 1937-1939* [Assistance aux mères rapatriées 1937-1939].

ces activités, le régime adopta en janvier 1939 la « loi Ciano », qui donnait aux émigrants établis depuis longtemps à l'étranger la possibilité de rentrer en Italie ; les retours au Frioul furent assez limités, preuve supplémentaire de l'intégration en France mais aussi de l'aversion éprouvée vis-à-vis du régime.

Dans la deuxième moitié des années 1930, les flux migratoires vers la France se réduisirent encore : le régime chercha à orienter la main-d'œuvre sans travail d'abord vers les colonies, ensuite vers l'Allemagne de Hitler, qui avait besoin de force de travail pour accélérer son réarmement ; la croissance économique allemande des années 1939-1940 poussa un grand nombre d'ouvriers frioulans à quitter la France pour l'Allemagne nazie<sup>51</sup>.

L'éclatement du conflit mondial suscita des retours massifs depuis la France<sup>52</sup> et la position des immigrés restés là-bas devint particulièrement difficile après l'attaque fasciste de 1940, qui entraîna la mise en détention préventive de milliers d'Italiens, considérés comme « ennemis étrangers » : la guerre montrait combien l'intégration était fragile et incertaine. Cela étant, la participation des immigrés à la résistance française fut considérable, étant menée sous l'enseigne de l'internationalisme ouvrier et de la lutte contre le nazisme et le fascisme ; les réfugiés politiques qui avaient participé à la guerre d'Espagne devinrent des figures de proue de la résistance française et du mouvement des partisans en Italie ; une nouvelle génération de militants, qui avait grandi en France, portait à son terme la confrontation avec le fascisme qui avait débuté vingt ans plus tôt.

## **1945-1968 – La reprise de l'émigration**

**L'émigration vers la France reprit de manière intensive dans les années difficiles de la reconstruction d'après-guerre. La première phase de l'émigration, qui concerna essentiellement la main-d'œuvre des zones de montagne, eut souvent un caractère définitif ; à la fin des années 1950, la France comme destination fut**

---

<sup>51</sup> C. Bermani, *Al Lavoro nella Germania di Hitler. Racconti e memorie dell'emigrazione italiana, 1937-1945* [Au travail dans l'Allemagne d'Hitler. Récits et souvenirs de l'émigration italienne, 1937-1945], Torino, Bollati Boringhieri, 1998, pp. 23-35. M. Fincardi (s.l.d.), *Emigranti a passo romano. Operai dell'Alto Veneto e Friuli nella Germania hitleriana* [Des émigrants au pas de l'oie. Les ouvriers de Haute Vénétie et du Frioul dans l'Allemagne hitlérienne], Verona, Cierre, 2002.

**devancée par l'émigration saisonnière, mieux rétribuée, en Suisse et en Allemagne. Les différentes demandes du marché du travail français, qui se caractérisait par un important développement industriel, contribuèrent à réduire les arrivées de maçons, mineurs et briquetiers, progressivement remplacées par des ouvriers d'usine, des charpentiers et des artisans dotés de capacités professionnelles spécifiques ; l'émigration prit un rythme pluriannuel, ponctué de retours réguliers.**

### *11. En France après la Deuxième Guerre mondiale*

La phase migratoire intense qui a touché la France après la Deuxième Guerre mondiale n'a pas encore fait l'objet d'une enquête historique complète. À la fin de la guerre, le Frioul était à genou : les difficultés d'approvisionnement alimentaire, le chômage, la lente reconstruction et les fortes tensions sociales conditionnèrent la première période de la jeune République italienne. Chercher de nouvelles possibilités de vivre à l'étranger fut pour beaucoup la solution la plus immédiate parce que le travail agricole offrait des opportunités d'emploi limitées et précaires et le niveau de vie était particulièrement bas. Le mouvement migratoire connut donc une nouvelle vigueur entre 1946 et la fin des années 1950, étant alimenté par la main-d'œuvre provenant des zones montagneuses de la Carnia et de Pordenone, du piémont frioulan, de part et d'autre du Tagliamento, et des zones de collines : en effet, les villages de ces zones se vidèrent de leurs forces les plus actives. Dans les premières années de l'après-guerre, l'émigration clandestine fut un phénomène important.

Jusqu'en 1952, la France fut la première destination européenne, suivie par la Belgique et le Luxembourg ; une partie importante des ouvriers qui émigraient exploitèrent en effet les points d'appui offerts par ceux de leurs villages qui s'étaient installés en France avant le conflit. D'une certaine manière, les travailleurs parcouraient à nouveau des chemins déjà empruntés, comme dans le cas des maçons de Bordano et Interneppo qui, entre 1947 et 1967, continuèrent à fréquenter les chantiers de l'Île-de-France ; on observe des phénomènes semblables dans la zone de

---

<sup>52</sup> Cf. les archives municipales d'Artegna, b. 1350, fasc. *ECA rimpatriati 1939-1945* [Rapatriements 1939-1945].

la Carnia ou des collines du Frioul, où les nouveaux départs sont calqués sur les destinations et les métiers de l'entre-deux-guerres : à Majano, Buja, Lauzzana, Flaibano, Colloredo, Fagagna et Pozzuolo, pour n'en citer que quelques-uns, c'étaient à nouveau les briquetiers qui partaient pour la périphérie parisienne ou les départements du Nord<sup>53</sup>.

Comme le rapportent de nombreux témoignages, les Italiens étaient « mal vus » à cause de l'agression de 1940 : les insultes des camarades de travail français – « fascistes, vendus, traîtres » – s'accompagnaient de discriminations dans les salaires et le traitement reçu<sup>54</sup>. Durant cette phase, les Friouls ne purent rien faire d'autre que d'offrir leurs bras pour les travaux plus pénibles, moins qualifiés et protégés tels que la construction, le travail dans les mines et dans les briqueteries, mais aussi dans la récolte des betteraves ou des moules en Normandie, ou dans le travail saisonnier agricole. L'expatriation clandestine sans contrat avait pour corollaire l'entrée sur le marché du travail irrégulier, largement exploité par le patronat français dans les années de la reconstruction de l'après-guerre.

Les conditions de travail des ouvriers de la construction et des briquetiers furent particulièrement pénibles : transit dans les camps de triage, précarité diffuse, vie en commun dans les baraques à proximité des lieux de travail ; les économies furent souvent accumulées grâce à des tâches complémentaires effectuées durant les week-ends ou à l'occasion des travaux agricoles. Dans les briqueteries, le travail rémunéré à la pièce, difficile et pénible, semblait ne pas avoir changé, comme le raconte Gildo, ouvrier frioulan ayant émigré clandestinement à Précý-sur-Oise en 1946 :

---

<sup>53</sup> G. Di Caporiacco, *Storia e statistica dell'emigrazione dal Friuli e dalla Carnia. Volume secondo. Da dopo la grande guerra al 1966* [Histoire et statistiques de l'émigration au départ du Frioul et de la Carnia. Volume II. De la fin de la Grande Guerre à 1966], Udine, Edizioni del Friuli Nuovo, 1969, p. 88. E. Saraceno, *Emigrazione e rientri, Il Friuli-Venezia Giulia nel secondo dopoguerra* [Émigration et retours, le Frioul Vénétie Julienne après la Deuxième Guerre mondiale], Udine, Il Campo, 1981, p. 11; 37-39. J. Grossutti (s.l.d.), *Chei di Puçù pal mont. I pozzuolesi nel mondo* [Les habitants de Pozzuolo dans le monde], Tavagnacco, Arti Grafiche friulane, Comune di Pozzuolo del Friuli, 2004, p. 25.

<sup>54</sup> F. Fabbroni, *Friuli 1945-1948. Linee di interpretazione* [Frioul 1945-1948. Lignes d'interprétation], in *Storia contemporanea in Friuli*, VI, 1976, n°7, pp. 40-41. Voir également les témoignages sur le site : <http://www.sangiorgioinsieme.it/valis3.html#anchor20340>.

On se lève à quatre heures du matin et on travaille jusqu'à midi, puis on s'arrête une heure pour manger quelque chose, et ensuite on travaille jusqu'à ce qu'il fasse noir, ça peut aller jusqu'à quatorze heures par jour [...].Maintenant, le patron nous a augmenté notre contrat, il nous donne 130 francs pour mille, mais ce n'est pas beaucoup si l'on songe que porter mille briques avec une carriole, c'est un travail pénible. De toute façon, c'est mieux qu'avant et nous cherchons tous à économiser tout ce qu'on peut pour revenir vite à la maison ; nous faisons toutes les choses tout seuls, comme manger, laver, repriser les vêtements, nous couper les cheveux. Nous n'allons jamais au cinéma, j'y suis allé seulement une fois et après j'avais l'impression d'avoir été idiot de jeter tout cet argent<sup>55</sup>.

Nombreux furent les travailleurs qui, une fois arrivés en France, décidèrent de s'y arrêter et d'appeler leurs familles à les rejoindre ou de fonder une nouvelle famille avec des femmes françaises ou, plus fréquemment, avec des filles d'émigrants frioulans ou italiens. Durant cette période, l'expatriation apparut, surtout dans le cas français, comme un choix de vie et de travail de nature définitive<sup>56</sup>. Comme on l'avait déjà vu dans les zones de montagnes (Tolmezzo, Comeglians, Resia), l'émigration vers la France, tout comme l'émigration interne, a contribué de manière significative à accentuer le dépeuplement des vallées du Natisone, de la zone de Tarcento (Savogna, Lusevera) et de la rive droite du Tagliamento dans la mesure où la persistance de l'absence de développement économique dans les régions de départ créait un contraste sévère avec les bonnes possibilités d'intégration offertes par la France. Durant les deux périodes où l'émigration a été la plus forte, c'est-à-dire 1946-1949 et, plus tard, 1956-1962, Mulhouse, Metz, Nancy, les départements du Tarn-et-Garonne, de la Haute-Savoie, des Ardennes, du Jura, de la Moselle, la Bourgogne, l'Île-de-France et Paris devinrent de véritables centres d'attraction pour la main-

---

<sup>55</sup> Lettre citée dans A. Bongiorno-A. Barbina, *Il pane degli altri. Lettere di emigranti* [Le pain des autres. Lettres d'émigrants], Udine, Edizioni la situazione, 1970, p. 123.

<sup>56</sup> A. Faelli A., *Chel porco di destin... Da Arba a La-Frette-sur Seine* [Quel sale destin... D'Arba à La-Frette-sur-Seine], Pesian di Prato, Museo provinciale della vita contadina "Diogene Penzi", Comune di Cavasso nuovo, 2001; L. Zilli